



Thierry Piras
Psychanalyste

Lettre «Écrit et Savoir» - n°1- Août 2012 -

"Le sujet divisé"



- R. Magritte - Les amants -

*Publication du Cabinet Thierry Piras.
Reproduction partielle ou totale interdite.*

L'enfant, et il convient d'en faire retour, s'inscrit dans une véritable matrice langagière. Dès avant sa naissance, au monde de la réalité, il est déjà inscrit dans celle du langage, et dans le champ de l'Autre maternel. Il ne s'agit pas ici de "maman", mais bien de ce qui fait sens en terme de lieu de savoir. Ainsi, si nous devons en venir à nous interroger sur la question du sujet, il conviendrait de le faire, tant s'en faut en distance de Parménide. En effet, celui-ci dans Poème (VI-V av JC), pose l'affirmation de "penser et être est la même chose". À toute fois, considérer que ce bain de langage qui nourrit l'enfant, tout autant que le lait, fasse de lui le lit du désir. Si le langage est semble-t-il cause, de qu'elle cause se conjugue alors le sujet pour qu'il faille s'interroger sur la nature même de sujet? La fonction essentielle du langage n'est pas celle de la communication ni de la compréhension des messages, mais celle d'identifier le sujet, de le compter dans l'ordre symbolique. Si telle est la fonction du langage, de conditionner "ce sujet" dans une identification d'un au-delà de l'être de chair, alors cet être ne peut s'assembler que d'autre chose que de la pensée. Malgré ou bien à cause de l'antériorité des philosophies, la psychanalyse s'instaure d'une ontologie qui puise sa fonction dans le discours hystérique d'un sujet bien en "panne" d'une vérité du dire. Et ce, s'il est temps, est-il possible d'en faire approche d'une telle vérité?

Alors la piste, ou plus exactement le sentier escarpé, s'inscrit en tours et tours d'un aplomb qui ne peut avoir pour nom que celui de signifiant. Car c'est donc bien de cela qu'il s'agit d'en découvrir ce qui fait cause du sujet, comme nous le montre la célèbre phrase de Lacan : "Le signifiant est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant". Si la représentation est au cours de cette trame, c'est tout autant de la nature même du sujet qu'il convient de s'en saisir. À tout point modéré quant à l'idée même d'une saisie, pour ce qui fait valeur de réel et non de réalité. Notre sujet ici, ne s'articule pas d'un signifié de nature physiologique, mais d'une appropriation du fait de langage. Le sujet dont il est question ici n'est donc pas celui où celle dont on s'attendrait à trouver en place. Ainsi nous ne parlons pas de tel ou tel individu, mais de ce qui est fait comme existant ou étant, par la magie du langage. La magie est à entendre ici dans cette complexité invocatrice du non accessible ; mais tout autant à faire exister que cet objet qui se tiendrait en face de vous. D'ailleurs, à n'en pas douter, notre sujet encadré de

signifiants est bien en face de nous, même s'il ne prend pas trame de l'évidence. Comme pour le cheminement du sens latent du rêve, il convient de faire allégeance au codage de la libre association et de l'interprétation de l'autre. Ou bien devrais-je écrire Autre, car c'est de cela dont il s'agit, et à plus forte raison, car la conscience fait absence et une absence pour une autre, ou une absence en place d'une autre, avec ce qui fait absence dans le dit, comme présence de l'autre absence, celle qui met justement en scène l'Autre. Revenons à nos signifiants, qui ne le sont pas d'ailleurs (au sens de, les nôtres) puisqu'ils appartiennent de fait au fait de représentation du sujet. Ainsi en quelque sorte, de réel, convenons-en, je vous prie. Le sujet est toujours représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Dans cet entre deux qui sépare deux signifiants, nous identifions par conséquent, mais pas en conséquence un espace vide de signifiant, puisque c'est le sujet qui fait succession dans cette quasi-suite. Cet espace vide qui ne l'est pas, soyons juste, puisqu'il se compose du sujet, mais vide de signifiant est à qualifier comme nom du réel. Notre chaîne de signifiants, en fait ici se maintient à faire manque d'un élément par substitution ou remplacement, d'une autre valeur, l'élément "barré". Nous conduisant à mettre en signification ce qui suit, mais qui précède en fait notre raisonnement, à savoir que le sujet est barré par ce manque.

Il peut être dit comme divisé par le réel. Ce sujet barré sera écrit \$. Ce dit sujet barré qui fait barre d'état au manque, ne manque pas de contenu, ou de spécificité ; il accomplit de facto la complétude. À ne pas envisager que cette complétude ne soit pas autre, mais seulement Autre. Ou à poser comme une nouvelle formule de logique : ce n'est pas comme sujet vivant que l'individu fait trace à l'inconscient, mais comme sujet sachant, c'est à dire d'une vérité non plus du dire, promesse intenable, mais d'une vérité du Savoir. Où Savoir ne dit rien du savoir ou des connaissances, mais s'installe en place : comme le signifiant mis en place d'un autre signifiant (qui relèverait du dit) pour un sujet là nommé sachant. Tout comme le signifiant Nom-du-Père ne dit rien, si on ne relève pas qu'il se substitue au signifiant maternel. Et c'est, en tant que le Savoir ne dit rien qui fait tour et tour au dire, ou du moins dans cette prise en compte de cette série signifiante, qui fait du Manque, c'est à dire du réel, ce qui manque à la suite, sans manquer au sujet.

Le sujet ne s'accède pas directement, c'est donc par le biais de deux signifiants et du vide dans la série qu'il se formule, qu'il prend corps. Corps de langage bien entendu. Le sujet comme effet du signifiant se perd dans le langage qui l'a causé. Ainsi le sujet ne

peut être présent que par la représentation. Le signifiant n'est pas ces mots, ces sons, ces bruits de corps qui se font entendre, car ils se tendent dans le champ du désir. Le signifiant n'est pas un bout du dire identifié au travers d'une incongruité du dit, mais bien ce qui s'affaire du langage. Le sujet va se présenter dans son rapport à l'Autre divisé par l'objet du désir d'où l'algorithme : $S \langle \rangle a$. Formule du fantasme par lequel le poinçon marque le rapport impossible entre le sujet manquant et l'objet du manque.

L'analyste ne tend pas l'oreille au sujet de chair qui s'allonge dans sa dimension de sachant, mais il se tend comme la corde de l'arc sous la vérité de la flèche, ici représentée par le Savoir, à savoir d'où il parle quand il cause ou quand il se fait cause de la vérité du sachant. À tout moindre mot pour étreindre l'insaisissable matrice langagière qui fait beau reste du Manque.

Interrogeons-nous un moment, pour comprendre plus avant la nature du signifiant et de fait du sujet. Le signifiant serait-il un signe ? Nous savons qu'un signe représente quelque chose pour quelqu'un, alors le quelqu'un est là comme support du signe. Nous constatons, du moins je vous le souhaite, que le signifiant ne s'inscrit nullement dans cette logique. Ainsi le signifiant, à l'envers du signe, n'est pas ce qui représente quelque chose pour quelqu'un...c'est ce qui représente précisément le sujet pour un autre signifiant. Comme si le sujet ne pouvait pas se présenter directement auprès d'un signifiant, et qu'il nécessite une traduction sous la forme de cette représentation. Le sujet est donc à considérer dans une relation évolutive et substitutive d'un signifiant à l'autre. La métaphore du Nom-du- Père vient en place de l'identification à la mère, ou du moins à son désir de phallus. Si un signifiant s'instaure d'une représentation d'un sujet pour un autre signifiant, il est de comprendre que ce n'est pas tant le sujet qui fera centre d'une lecture analytique, que le processus même de la dite substitution.

Identification donc de cette structure d'une identification, telle est bien l'œuvre à s'accomplir pour l'analysant. Si l'identification, ou du moins dans son entendement le plus rapide serait de faire un avec l'autre individu, aurions-nous pour autant cette affirmation $A = A$. Cette proposition est fausse ici, car les deux ensembles ne sont pas identiques. Reprenant la présentation de l'identification avec Freud, nous avons, vous le savez trois catégories (identification primordiale au père - identification secondaire issue du complexe œdipien et identification au symptôme).

Dans le cadre d'une identification au père, l'enfant pourrait-il s'adjoindre de cette formulation : l'enfant (A) = le père (B), à supposer que par loi de l'addition nous

puissions obtenir, non plus seulement identification, mais égalité. Nous serions ainsi amenés à transcrire $A = B$ d'où $A = A$. Assertion fautive, au-delà de la mathématique, et ce même si un nombre ou chiffre est égal à lui-même, l'enfant n'est pas le père. Ainsi l'identification ne mène pas à l'égalité, ni encore moins à l'équivalence ; seule peut-être l'appartenance pourrait être envisageable. Ceci nous mènerait à considérer l'enfant (A) appartenant à l'ensemble le père (B), avec ainsi A inclus dans B. Nous nous devons d'en passer par la constitution des éléments pour en découvrir davantage. Prenons un élément x appartenant à l'ensemble A, et un élément y appartenant à l'ensemble B. Il existe une fonction qui associe, qui lit (au sens de lisible) un élément x de A à un élément y de B. C'est bien entendu de la fonction phallique dont il est question ici dans ce qui fait fonction de l'enfant et du père, dans cette structure de l'identification. Plus précisément, nous mettons en avant un signifiant, en place d'un autre pour un sujet. Signifiant du NdP, pour un sujet qui ne se pose plus comme l'individu enfant, mais dans ce qui s'instaure de cette mécanique langage, à faire extrusion du réel. L'identification au phallus est alors une identification au signifiant du manque. Le sujet qui a rencontré l'Autre à travers un signifiant, c'est-à-dire l'Autre barré – du fait que le signifiant divise sa demande de son désir – sera à son tour barré et entrera à son insu, à travers sa demande, dans un rapport inconscient au désir de l'Autre.

Que de barres ou de barrés, et pourtant il n'est point ici de signification ni de négation, ni d'exclusion. L'attention spécifique qui s'invite aux lecteurs par le S ou le A barrés est à entendre comme une explicitation, tout comme la barre de signification, ne fait pas division, mais sens d'une substitution (S2 en place de S1). Dans le champ du signifiant, ou plus exactement de ce mouvement de représentation (un en place d'un autre pour un tiers, ici le sujet), le sujet tend à se fondre dans la structure. Ce qui nous mène donc à considérer que l'identification nous pose le rapport du sujet au signifiant. Il ne s'agirait donc plus de considérer séparément le sujet et le signifiant, mais bien au contraire de mettre en lumière les éléments structurels qui les lient, les conditionnent, les opèrent dans une logique de déploiement de sens.

Faisons le point, ou plus précisément, considérons que le concept même de barré impose la complétude là où semble l'incomplétude d'apparence. Le sujet (tel que posé par Lacan) est divisé du fait de sa subordination au signifiant. Le \$ marque la division entre savoir et vérité, division par son manque. Cette barre verticale nous semble faire axe autour duquel s'organiserait deux pôles, en chacune de ses extrémités. À la

condition toute posée de la pensée qu'il puisse exister des pôles s'opposant et divisant notre sujet. Nous pourrions peut-être y considérer, en place de ces deux signifiants d'extrémités, et la loi de castration et le NdP, comme nomination d'une fin ou de début de la structure d'identification. Si le sujet existe en tant qu'il est divisé par le langage, ce barré fait- appel de vérité, au sens d'un dire de vérité et non d'une vérité du dire. Ce qui, vous le comprendrez bien, supposerait que l'on puisse en savoir de l'essence du dire, au moins dans sa fondation. Si le sujet est bien divisé ou bien encore disposé à cette division, il ne l'est que par l'instauration d'un rapport à dresser entre le dit et le dire. Si nous désignons le dit par la lettre **d** et le dire par la lettre **Ω**.

soit : **d** **Ω**
 - ⇒ -
 Ω **d**

Dans un premier moment, nous considérons le rapport du dit sur le dire, avec l'idée peut-être trop hâtive de rechercher une corrélation déductible du dire. Ainsi avec la saisine du dit, il devrait être possible de remonter au dire, considéré comme antérieur, comme "masqué" ou manqué d'ailleurs. Cette assertion supposerait vraie l'idée que le dit est en relation avec le dire dans une loi d'implication automatique. Si nous disposons d'un dit, alors il existerait un dire qui le précéderait et l'engendrerait ; ainsi nous aurions une véritable identification. L'un (le dit) en place d'un autre (le dire), et ce dans deux registres différents, le conscient et l'inconscient. Nous devrions aussi pouvoir stipuler, que le dire, phénomène de l'inconscient se métamorphoserait en dit dans le conscient, au nom d'une action mystérieuse et forcément à déchiffrer. Alors, à partir d'un dit, et ce à condition que nous puissions identifier avec suffisamment de clarté les tenants du dit, pour ensuite en tenter une recherche, quasi archéologique vers la destination du dire. Nous aimerions être en possession des différentes facettes du dit, pour pouvoir dans un premier temps l'identifier comme tel et ensuite, lui faire subir les processus de codage vers le dire. Hélas, cette démarche toute déterministe, est tout à fait impossible et très certainement heureusement.

Qu'est-ce qui est le dit, comment le cerner, si ce n'est par cette seule nomination de dit. La seule existence du dit, ne s'instaure-t-elle que par cet acte de présentation par un nom. Mais ce nom se pose, ou devrait se poser sur quelque chose - l'ensemble des

propos de l'analysant ou bien seulement certains paré des vertus d'un retour au dire ? L'expression du dit, n'est-elle pas, dans une forme peut-être trop hâtive, d'une volonté du chercheur de trouver quelque chose, comme pour justifier son état. Pour l'analysant, qui inscrit sa parole dans la demande, bien entendu ne sachant pas qu'il en est du désir, il ne produit pas du dit, ce qui déjà le mènera vers une certaine structure. Il produit de la demande du récit de son symptôme, de ses souffrances, en une phrase, il raconte, il se raconte, il tend une perche à l'analyste pour que celui-ci le sauve, le guérisse et réponde à cette question implicite : «qui suis-je et où vais-je?». Dans cet instant privilégié de la parole et l'instauration progressive de la libre association, il se balance de son récit, qui se dit à parfois des incongrues, qui seront lisières du dire. Le dire ne se dit pas et pourtant il en trame tout sa vérité. Vérité du dit, comme assertion d'une vérité du semblant, ce qui justement en poserait là du désir de l'analysant. Et pourtant, la libre association lève voile d'un discours sans parole. Ces entrelacs de sons qui se choquent, possédés de la force de l'inconscient font véritable langue de l'inconscient, et ce sans parole, ou du moins au sens où l'entend la linguistique. Ce discours sans paroles (ce "s" rajouté fait un plus du manque), livre pas à pas la horde des palanquées de signifiants, où se distingue un sujet qui ne fait pas recette. Et pourtant, en me permettant cette métaphore, ça cuisine fort, ce sujet barré. Est-il encore opportun de le nommé divisé ou bien plutôt complet, de cette complétude de l'essence, celle de l'identification? Ainsi le dit s'avère bien s'appartenir du discours sans parole, en terme de parole du manque. Mais il peut tout à fait aussi n'être que vérité de paroles, celles de la demande, et celles du destin du savoir. Le savoir dans cet espace serait celui d'une parole qui se met en place, comme dit, pour une non vérité du dire. Toutefois, à se demander, si cette vérité du dire ne serait pas qu'un effluve de la toute puissance du moi, compris comme interlocuteur plus raisonnable que l'inconscient.

Alors ce dire, me direz-vous, et justement, tout comme vous je ne peux que vous en poser d'une parole de nomination, le dire, tout comme le dit d'ailleurs. Sommes-nous advenu à un point de blocage, où ni le dit, ni le dire ne nous en feraient savoir, et encore moins vérité? Continuons d'identifier du signifiant, dans ce qu'il joue comme héraut pour le sujet, pour cerner encore et encore, dans le vide de l'entre-d'eux, le réel. Le signifiant se décolle de sa fonction linguistique, par où il fit naissance, pour faire tour et détour à la division. Ces concepts de divisé, division (mais à pourquoi ne pas entendre,

dit visé ou dit vision) à se tendre dans le discours analytique comme axe de ce qui fait l'indicible du manque.

C'est vrai qu'il serait plus raisonnable de cantonner le dit à l'espace du conscient et le dire à une autre dimension, pressentie comme de l'inconscient. Chacun des deux pouvant être traitées de façon séparée. Mais ceci n'est pas vrai. Dans l'acte de présenter ce quelque chose tramé du vocable de dit, il y a sans que l'on le remarque du premier temps, ce petit quelque chose, d'incongru, de bancal, de disjoint du sens habituel, et qui déjà nous mène à ce que nous aimerions bien pouvoir qualifier, et pourquoi ne pas marquer comme identifié, à savoir le dire.

L'expression précédente «à savoir» ne peut que nous interpeller d'une démarche de «sachant» : allons-y voir, de cette face cachée. Nous constatons maintenant que dit et dire, sont avant tout des procédés de substitutions, produit du discours analytique, celui-ci même qui trace le sens et l'essence du langage. Dans le propos de l'analysant, il y a des mots et des phares qui s'articulent consciemment pour faire témoignage et interpellation vers l'analyste. C'est dans la tête de l'analyste, dans sa structure du savoir de l'inconscient que se dit-visé, le dit et le dire, en faisant là acte de discours analytique. Ce qui en pose, ou tente d'en poser plus qu'il ne semble, et qui cherche à traverser la barrière du semblant. Si l'analyste fait acte de nomination, ce qui n'est que vérité du savoir pour celui qui s'identifie d'une nomination celle d'analyste, il n'en fait pas le contenu.

Ce contenu, du dit et du dire, ne peut que faire tour à tour à lui, par le «Je» bâti de la libre association. Et ne serait-il d'ailleurs pas possible de s'interroger sur ce «Je», quand il est du dit ou du dire. Bien entendu à condition que dans l'espace du dire, il soit possible de faire état de dit de je. Et pourquoi pas, s'attendre à un «Je», plus seulement celui d'un «je pense, ou je suis», mais d'un d'où «Je» suis. De quelle fracture, de quelle division est-il possible de laisser marquer dans la libre association, de celles à la fois qu'on attendrait et de celles qui font toujours surprise ? Mais d'une surprise rassurante qui ne fait que division à l'impossible du manque à dire. À en faire discours du sujet divisé, vers son homologue homophonique, «le su j'ai dit visé», qui nous mène sur les rives et d'une poésie, et d'un sens autre que celui de la pensée.

Dans la magie des sons, ils s'en trouvent certains qui, faute de faire vérité du dire, manifesteront, à n'en pas douter du dire de vérité. Et si la vérité, en fait n'était que cette implication à faire tours et retours à la face cachée du dit. Non pas ce qu'il omettrait,

mais justement dans ce qu'il serait omis du fait même d'en être du dit. Si j'utilise cette métaphore, la Bible nous invite, du moins pour ses lecteurs, à nous questionner non plus seulement sur ce que dit le texte, mais sur ce qui n'est pas dit, mais qui est de toute façon présent par la nature même de l'absence. Il ne s'agit pas d'interpréter au sens de traduire un dit pour en faire un dire, mais de cerner par le sens du dit, ce qui justement y fait absence et donc force de toute présence. Comme le Talmud se charge de lire plus loin, des lignes écrites, un sens révélé dans la Bible, la psychanalyse concourt à ce magistère de savoir, comme s'opère le désir d'analyste quant à la révélation de ce qui fait désir. Le champ d'une lecture du dit nous mène à entrouvrir les portes du non-dit, ce qui n'est pas masqué volontairement, mais ce dont le parlant n'a pas conscience de dire quand il le dit. Car à ce moment, quand il produit du dit, il fait aussi témoignage involontaire d'un autre message, bien au-delà des mots, bien Autre de ce qu'il est présentement.

Quand il dit, il en est encore de cette "lalangue", de cette matrice langagière qui précédait son propre langage parlé. Le dire semble donc bien à se faire voir, ou du moins se faire entendre, et ce dans le silence du dit, mais à celui, l'analyste qui sait (ou s'est) s'attacher aux vides des chaînes signifiantes. Des vides, comme nous l'avons vu, emplis d'une nouvelle considération à mettre en œuvre sur le sujet. Dans ce questionnement, digne d'une Yeshiva (École juive), la vérité fait Savoir, au sens d'un sachant de l'indicible, et du non inscrit dans le dire. Il est de la relation à composer avec le Savoir, qui n'est pas connaissance, mais disposition d'être, de part ce jeu tournant des signifiants et du sujet, ainsi que des quatre discours (L'envers de la psychanalyse Lacan). Je ne sais pas du Savoir, mais à un moment donné, celui-ci s'inscrivant dans la logique du désir d'analyste, j'en suis. De cette disposition au sachant, qui s'interfère donc entre ce qui semble vrai et ce qui semblerait faux, pour de fait, ne faire que de s'assembler en un dire. Du moins, c'est comme cela qu'il serait possible de nommer ce qui contribue à approcher l'inconscient dans son structuré comme un langage.

Les amateurs de connaissances toutes aptes à être digérées par le seul jeu du pouvoir et du vouloir du moi, en seront, je pense, sur leur faim, sur leur reste du discours universitaire. Il n'est donc pas de doxa du savoir avec le discours analytique (et non le discours de l'analyste), sauf à ce qui serait d'une doxa du questionnement, de la controverse. Freud ne posait-il pas cette parole effrayante ou rassurante, quand il posait que la psychanalyse est un métier impossible. Et pourtant un métier sur lequel sera

tramé encore et encore le tissu de l'impossible à dire. Et cet impossible (comme un tribut à payer : impôt cible) à se venir du familier pour l'analysant advenu aux commandes de ce «Jacquard», métonymie et acte symbolique. À l'aube d'une fin d'analyse, en place de cette faim du désir ; d'une fin d'analyse qui fait nomination, et du réel et du sujet divisé, que je décline ici sous le vocable donc de sachant.